

Le commencement depuis le début

Michael Opielka

L'économiste Niko Paech ne réclame pas seulement de quitter l'idéologie de la croissance, mais il a aussi calculé à fond les répercussions possibles d'une telle évolution. Car, par la sortie de la croissance, rien n'est encore fait. Une fin de la croissance économique signifierait pour lui une césure dramatique dans la société du partage du travail. Notre auteur s'est confronté d'une manière critique avec Paech et il explique la raison pour laquelle son impulsion d'économie post-croissance est utile, mais la mise en œuvre en reste encore bien trouble.

Depuis des mois, l'ouvrage de Niko Paech est sur mon bureau. *Libération de la surabondance. Sur la voie vers une économie post-croissance*, un petit livre peu épais, mais solidement relié sorti en 2012 et qui en est déjà à sa deuxième édition, la maison d'édition *oekom* se réjouit de son succès, car depuis le *taz* [*tagezeitung* de Berlin, *ndt*] jusqu'au *Zeit*, les médias rapportent sur l'économiste crédible de l'université d'Oldenbourg, qui vit ce qu'il écrit. Naturellement, je l'ai lu avec le regard de celui qui en fait la recension. Et, le hasard le voulut, juste après, j'ai lu un second ouvrage, également peu épais et relié avec souplesse, de la même maison d'édition et de la même année de Armin Grunwald *Fin d'une illusion. Pourquoi une consommation écologique correcte ne peut pas sauver l'environnement*. Les deux petits livres m'ont accompagné de nombreuses semaines durant. En faire une comparaison n'aboutirait à rien, parce qu'ils sont si proches qu'elle serait douloureuse. Le point douloureux pourrait se trouver là où la « surabondance » est utile, l'éviter est dangereux. Ensuite je voulais attendre jusqu'à faire la connaissance personnelle de Miko Paech. Je l'avais invité dans mon institut pour une causerie dînatoire [*Lunchtalk*, en anglais dans le texte ! *ndt*], nous nous rencontrâmes à la gare de tramway déjà. Son *ethos* scientifique me plaît, le léger flamboiement dans ses yeux, lorsqu'il parla des semaines et des mois durant lesquels il s'enfermait pour rédiger un chapitre ou un livre, tout au plaisir d'élaboration des concepts, des idées. Vivre dans le penser, c'est la science. Au sujet des choses qui m'irritaient plutôt, je pus l'interroger également. Car j'avais une impression de conservatisme sur sa théorie et plus encore pour ses répercussions pratiques. Il réfléchit, légèrement irrité, et acquiesça. Oui, l'idée d'une société post-croissance a quelque chose de conservateur, de ralentissement, de penser dans les catégories de subsistance et de suffisance, d'auto-ravitaillement et de frugalité.

Image ennemie, l'approvisionnement étranger ?

L'ouvrage de Paech commence de manière provocante : « Cet ouvrage sert un modeste but. Il est censé faciliter les adieux à un modèle de bien-être qu'on ne peut plus sauver, sur la base de sa dépendance chronique à la croissance ». Dans une bonne centaine de pages suivantes, assurément pas nouvelles, il esquisse une phénoménologie dramatique de l'engouement de croissance du capitalisme global moderne. Au centre, se tient le « système d'approvisionnement étranger » : « Tandis que des ménages s'adonnent à toute faculté de ravitaillement au profit d'un emploi spécialisé » (p.64), l'être humain devient « *homo Consumens* » et le social doit s'ouvrir complètement dans l'économie (p.65). L'outrance appartient à la nature des essais, le livret en est un, ce sont des tentatives qui pointent, et elles ne motivent pas toujours jusqu'au bout. Pourtant l'enthousiasme à lui tout seul ne porte pas tous les arguments. Car est-ce exact que les ménages ont perdu « toute » faculté de subsistance ? Et est-ce juste que le social est ou sera « complètement » économisé ? Naturellement, la première affirmation ne cadre pas avec la plupart des êtres humains et la seconde ne sera jamais ainsi.

Un auto-approvisionnement radical, et donc la complète indépendance pratique de toute économie d'échanges, n'est à observer, dans une société fonctionnellement différenciée, que sur une île (Robinson, Freytag) ou bien involontairement (Kaspar Hauser) ou encore en tant que projet de vie (ermite). Pourtant la « faculté » d'auto-ravitaillement est vivement exercée : dans l'entraînement à la survie et dans les jardins des villes, les lectrices et lecteurs du *Landlust* [quelque chose comme le *plaisir rustique*, *ndt*], dans les communes et chez les boys-scouts, mais plus important encore, chez la plupart des ménages avec enfants. La plupart des parents prennent encore sur eux d'extrader leurs enfants pendant 40 des 168 heures d'une semaine dans un établissement étranger et cela

fréquemment aussi avec mauvaise conscience — et lorsque les enfants sont malades, ensuite plus du tout. Et aussi les proches qui ont besoin de soins, partenaires, parents, enfants handicapés, malades chroniques, deviennent toujours plus majoritairement installés en auto-assistance, ce qui alourdit la famille, mais ce qu'elles veulent aussi pour la plupart parce qu'elles croient que l'auto-assistance plaît et parce qu'elles espèrent aussi que l'on s'en donne la peine un jour à la maison en s'auto-assistant.

Production de subsistance en tant que facteur

La réalité économique, même dans une économie capitaliste globalisée est donc mélangée, consommation et production de subsistance — pour le moins en rapport au travail de soin, *care-work*, l'une à côté de l'autre, selon des mélanges différenciés. Le social, ce qui est commun, existe, crée, à chaque fois selon un calcul, jusqu'à la hauteur des valeurs opérationnelles de l'économie financière, de nombreux statisticiens sont d'avis que cela va plus loin encore. La discussion sur des procédés de mesure alternatifs de la production d'économie politique vogue haut, depuis la commission mise encore en place par l'ancien président français Sarkozy autour d'Amartya Sen jusque la commission du *Bundestag*, intitulée « croissance, bien-être, qualité de vie », qui vient juste de s'achever. Ici nous parvenons à des demi-tons, à des *dilemmata* [formes de dilemmes, *ndt*] modernes, que Paech n'épelle pas volontiers à fond. Il laisse se tenir la dominance de l'économie, il ne veut, nous verrons cela, que la dominance d'une bonne économie. Paech différencie : il s'agit dans l'économie de post-croissance d'un nouvel équilibre entre trois systèmes d'approvisionnement, pour préciser : les économies, locale, régionale et globale, à l'occasion de quoi la dernière serait à réduire de moitié. Sa focalisation, c'est la décentralisation. C'est irritant qu'il ne considère pas séparées l'économie nationale et celle de l'UE, celle-ci est adjugée à l'économie globale. Ce qui est aussi irritant c'est qu'il a en vue avant tout la production industrielle, et ne fait qu'effleurer la production des biens et la production des services dominante dans les sociétés modernes.

Ravitaillement étranger et économie financière, aspiration au profit et coupons d'intérêts d'estampage comme la spéculation, les facteurs culturels comme l'avidité et l'envie, le panoptique de celui qui active la croissance, sont encore déployés plus loin dans l'ouvrage. L'analyse écologique est de plus en plus tenace et triste : « Sous la condition d'une croissance économique durable, il est impossible d'exonérer absolument l'écosphère. Sous la condition d'une exonération absolue de l'écosphère, il est impossible de maintenir une croissance économique durable. » (p.97). L'idée d'une « croissance verte », Paech ne peut rien y gagner, parlent contre, avant tout de ce qu'on appelle les « *Rebound-Effecte* [*effets rebonds, ndt*] », les faits concrets que l'économie des ressources mène presque toujours à plus d'utilisation, et peut encore se produire, par exemple, par l'achat de plusieurs télévisions ou ordinateurs dans un ménage.

À présent, il est vrai, vient une pointe analytique, son argument théorique central : En soi des technologies et des objets durables, sont simplement impensables. Seuls des styles de vie peuvent être durables. Seulement la somme des répercussions écologiques de toutes les activités exercées par une seul et unique sujet, autorise des conclusions sur la performance de durabilité. En conséquence, les effets de durabilité peuvent être exclusivement présentés sur la base de bilans écologiques individuels. » (p.99) Le modèle pour cela c'est l'empreinte de pied écologique : à chaque habitant de la Terre il revient, jusqu'en 2050, une quantité de CO₂ annuellement émise de 2,7 tonnes, les citoyens de la Fédération allemande en émettent il est vrai 8 tonnes chaque année. Naturellement c'est difficile de compter cela avec exactitude, la pointe de Paech c'est « qu'elle est sans alternative. » (p.100) et « En tout cas les efforts de durabilités qui trichent en passant outre sur l'orientation du sujet, ne sont pas seulement superflus, mais au contraire nuisibles. » (p.101)

Une « absence d'alternative » rendant méfiant

Dans la perspective du sociologue de tels arguments impressionnent et angoissent sous deux angles : d'une part, le sociologue se méfie de toute « absence d'alternative ». Pourquoi l'orientation du sujet pour l'attribution de responsabilité doit-elle être la voie royale de [l'économie, *ndt*] durable ? Ici entre en jeu l'ouvrage de Grunwald qui règle un compte avec l'écologie d'une consommation correcte : « Le virage de [l'économie] durable n'est plus attendu par des mesures

politiques comme des conditions d'encadrement attractives et modifiées pour la consommation (...). Au lieu de cela le principe de l'auteur est pour ainsi dire court-circuité et les consommateurs sont directement eux-mêmes interpellés. » (p.31) L'orientation du sujet de Paech correspond à la réduction de principe de l'auteur au consommateur, un renoncement à la critique des institutions et de la politique. D'autre part, l'orientation du sujet sans alternative correspond à l'idéologie de base de l'économie néo-classique. En effet celle-ci ne compte que sur le profit maximum des acteurs individuels. La dimension collective ne résulte que de l'agrégation des stratégies d'action individuelles.

Le renoncement à une théorie sociale naturelle est riche de conséquences. L'économie post-croissance esquissée par Paech agit de manière romantique, la « déconstruction de la société industrielle du partage du travail » (p.145) est avant tout une idée défensive, et non progressive. Le romantisme est une vérité pleine, qui en effet voudrait contester les phrases : « Celui qui ne vit pas selon ses comportements écologiques, mais jouit au contraire d'un bonheur de kérosène et sinon de libre maraudage, ne doit pas constamment découvrir de faux-fuyants. » (p.148) « En conséquence un bonheur éclairé présupposerait, non seulement à en jouir, mais au contraire aussi d'être au net avec soi-même. » (p.149) Niko Paech délivre la vision économique-culturelle d'une sortie de la société des grandes industries dans une petite société industrielle plus modeste. Au niveau mondial il ne reste que l'exemple culturel des métropoles libérées de leur surabondance, leur bonheur pourrait convaincre le monde enflé jusqu'à présent du monde des marchandises en ruine à un retour en arrière. Aussi longtemps qu'aucune majorité politique n'est en vue, qui freine les tankers et les pousse à virer de bord, le développement autonome et décentralisé de nombreux canots de sauvetages est pour Paech la stratégie réaliste.

Combien de surabondance est-il sensé ?

À l'issue de la lecture des deux petits ouvrages reste une certaine perplexité. Le plaidoyer de Grunwald pour des réformes institutionnelles semble aussi justifié que l'appel de Paech aux individus, pour choisir un style de vie durable. Le projet de Paech d'une « économie post-croissance » ne reste pourtant qu'individuellement reconnaissable, non pas pour l'Allemagne, l'Europe et le monde. Pourtant la verve du combat contre la « pléthore » dont nous devrions nous libérer, soulève des questions, auxquelles il est difficile de répondre. Ne pourrait-il pas être, par exemple, que seule une certaine surabondance, un trop de nécessaire rende possible une ascension sur la fameuse pyramide des besoins de Maslow ? Le déploiement du post-matériel ne présuppose-t-il pas l'assouvissement du matériel ? Et peut-être au plus important : ne pouvons-nous pas être ensuite de grand style seulement si nous vivons pour le moins subjectivement dans la surabondance ? Si nous connaissons assez d'amour, de beauté et de bonheur, se sorte que nous pouvons en offrir ? Paech dirait : à coup sûr, il ne s'agit pour lui que de la surabondance matérielle. Mais cela n'est pas exact, son combat se dirige d'abord contre l'approvisionnement étranger. L'approvisionnement étranger c'est de nouveau de la surabondance dans le bien : j'approvisionne un autre, je lui donne de mon temps, de mes biens. Un économie de l'approvisionnement étranger est au fond un projet grandiose, si nous ajournons un jour l'échange de marchandises. Une déconstruction vers l'auto-approvisionnement rendrait-elle réellement l'humanité plus de grand style, plus aimante et le monde plus beau. Une question ouverte, mais une question importante.

Info3, n°6/2013.

(Traduction Dnaiel Kmiecik)

P. Dr. Michael Opielka est directeur scientifique de l'IZT [*Institut für Zukunftsstudien und Technologiebewertung*] à Berlin et professeur de sociologie politique à la grande école Ernst-Abbe de Iéna.